

Fenêtres-Festivals

Marion Pochy
Dominique Durand



Le festival, côté fenêtres

Préface de Carina Istre

On doit à deux artistes, Marion Pochy et Dominique Durand, la belle idée d’immortaliser sous forme de peintures les temps forts d’Avignon sur scène. Ainsi, rayonnant à partir de l’incontournable Cour d’Honneur du Palais des Papes, on peut en levant le nez reconnaître Daniel Auteuil, l’enfant d’Avignon devenu Scapin ici même en 1990, Ariane Mnouchkine saluant, la main sur le cœur, une figure absente à la fenêtre d’en face, peut-être l’ombre de Daniel Sorano, qui donne son nom à la petite place. Une déambulation dans l’Avignon festivalière vous réserve bien d’autres rencontres. Rue Molière, rue Corneille, rue Racine – ici une ouverture dans l’espace-temps ménage la rencontre des grands noms du théâtre par-delà les siècles—voici Jean Vilar et Léone Nogarede dans “La tragédie du roi Richard II”, toute première pièce donnée dans la Cour, en 1947 . Les deux pionniers sont en bonne compagnie, sur la façade de l’Opéra, où Gérard Philipe incarne tout à la fois “Le prince de Hombourg” et “Le Cid” comme il le fit en 1951, blessé et triomphant. Icône à son apogée, le voici sur l’autre façade en 1952 dans “Lorenzaccio” voisinant avec un mémorable trio : Georges Wilson, Michel Bouquet et Rufus portant chapeau melon et costume noir, réunis en 1979 pour “En attendant Godot”. Tout près, Jeanne Moreau, emblématique Célestine, foudroie d’un geste Lambert Wilson gisant au bas d’un escalier. Depuis la fenêtre voisine, le mime Marceau et son double, Bip, personnage lunaire, vous dévisagent.

En rejoignant la Maison Jean Vilar par la montée Paul Puaux, successeur du fondateur à la tête du Festival, le temps fait un bond en arrière de quelques siècles. Deux personnages en armure et toge, et la Guerre de Troie se rejoue, silencieuse, par-dessus la rumeur de la rue, les conversations des passants, le va-et-vient des terrasses, dans le dialogue muet de Jean-Louis Trintignant et Daniel Ivernel. Les bras levés, un personnage blafard, torse nu, se fraie un passage entre deux arbustes pour nous faire signe : Lindsay Kemp dans "Flowers" d'après Jean Genêt. Les peintres ont voulu saluer ainsi chaque été du Festival par une peinture sur toile posée telle une fresque sur les fenêtres aveugles de la ville. Aux murs de la mairie, le regard de Picasso, maître du Palais des Papes en 1973, vous transperce. Pina Bausch rue des fourbisseurs, Maurice Béjart en chorégraphe de la Messe pour le temps présent, rue Collège de la Croix, font danser les fenêtres. Rue du Roi René, Bartabas et son étalon noir ont pris possession d'un hôtel particulier, homme et animal lovés l'un contre l'autre en une étonnante Eclipse. Place Nicolas Saboly, Philippe Caubère apparaît seul sur fond noir, comme il fut seul en scène pour incarner, au cloître des Carmes, tous les personnages du Roman d'un acteur.

Le sentiment d'une énigme plane sur ces fenêtres murées d'où soixante-dix ans de spectacle vivant nous contemplent. Scènes quotidiennes, apparitions, disparitions se jouent quelque part au-dessus de nos têtes, brisant l'épaisseur des pierres. Les dialogues de ces drames muets nous échappent. Un instant, la fenêtre s'ouvre sur un éclair de théâtre, une fulgurance passée, une tirade imaginée. Mystère, écho, rencontres furtives, échancre immobile du temps. Ainsi s'égrènent les fenêtres disséminées dans le cœur de ville, commémorant chaque année du Festival, de 1947 à 2017. Elles racontent l'aventure du théâtre en train de se jouer et de se rejouer, à l'infini. A vous de les débiter, en un jeu de piste qui vous conduit au cœur de l'Histoire d'Avignon.